



# Ali Farka Touré

*Ali Farka Touré, le miel n'est jamais bon dans une seule bouche*  
de Marc Huraux

## Fiche technique

France - 2002 - 1h33

Réalisateur :

**Marc Huraux**

Image :

**Jean-Michel Humeau**

**Marc Huraux**

Son :

**Julien Cloquet**

Montage :

**Marc Huraux**

Musique :

**Ali Farka Touré**

Interprètes :

**Ali Farka Touré**

**Affel Bocoum**

**Oumar Touré**

**Hamma Sankaré**



## Résumé

Grand seigneur, magicien, phénix, légende vivante, autodidacte de génie, John Lee Hooker africain... Aucun mot ne semble assez fort pour qualifier l'aura mystique qui entoure le personnage d'Ali Farka Touré, surnommé le "bluesman du désert". Le film évoque avec moult détails l'histoire de cette incroyable vie, véritable récit initiatique qui l'a mené sur les pistes occidentales pour s'achever par un retour aux sources : le Mali...

## Critique

(...) Le film évoque la vie d'Ali plutôt qu'il ne la raconte. Il paraît dériver, mais progresse en cercles concentriques vers son cher sujet, aimé à distance respectueuse, et dont la parole est livrée avec une attention presque parcimonieuse, tout comme sa musique, loin d'être omniprésente. Le blues d'Ali s'efface même dans cette très belle scène où Huraux lui fait écouter un vinyle grattant d'Otis Redding à Monterey. Toujours, Ali Farka Touré a frotté les traditions de son pays aux sons "exotiques" de la soul et du blues américains (voir ses collaborations avec Taj Mahal et Ry Cooder), ses instruments rustiques à l'électricité. L'ouverture sereine du personnage se propage dans tout ce documentaire, qui écoute, patiente et partage, avec une belle humilité, à l'unisson d'une musique à la gravité joyeuse.

François Gorin  
*Télérama* n° 2739 - 13 juillet 2002

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

Arrivé à Mopti, sur les bords du Niger, l'explorateur écossais Mungo Parks jeta une feuille dans l'eau pour voir de quel côté coulait ce fleuve dont le cours restait un mystère. De Mopti à Niafounke, le Niger coule nord-nord-est. C'est au niveau de cette dernière ville qu'il se divise en un delta intérieur qui délimitait, avant les grandes sécheresses du dernier quart de siècle, une plaine verdoyante. A Niafounke vit Ali Farka Touré.

Marc Huraux, documentariste féru de musique, est allé le trouver. Pas vraiment pour lui tirer le portrait, et c'est ce qui fait le prix de ce film singulier. L'entreprise consiste plutôt à situer l'homme sur une carte du monde dont le centre serait la petite ville malienne, un planisphère qui tiendrait compte aussi bien du temps que de l'espace.

Ali Farka Touré est connu sous nos latitudes comme musicien. Mais à Niafounke, il est le maître des lieux, un riche propriétaire foncier qui distribue la manne autour de lui. Non qu'il soit de grande famille, mais l'argent et la notoriété conquis au long de sa carrière musicale lui ont donné sur ses concitoyens un ascendant irrésistible.

Au début du film, on découvre Ali Farka Touré jouant sa musique singulière (mélodies et rythmes du désert et de la savane passés aux couleurs du blues électrique de John Lee Hooker) dans un grand hôtel de Bamako, la capitale malienne. Le concert est organisé par une agence des Nations Unies, le public est indifférent, et Ali Farka Touré indifférent à cette indifférence. Sa vraie vie est ailleurs.

Sa silhouette amplifiée par ses tenues seigneuriales (grands boubous de basun, chèche de chef touareg) prend tout son sens lorsqu'il navigue en pirogue sur le fleuve, lorsqu'il marche dans les dunes en recensant les djinns qui y habitent, lorsqu'il fait les honneurs de ses plantations de riz, d'agrumes ou de bananes.

Ces séquences *in situ* d'une beauté cinématographique fidèle à l'esprit des

lieux alternent avec de longues narrations, pendant lesquelles Ali Farka Touré relate avec un plaisir manifeste les épisodes les plus marquants, selon lui, de son parcours.

Né sous le régime colonial, en 1939, devenu homme au moment de l'indépendance, il appartient à cette génération d'Africains qui se sont construits à travers de multiples appartenances : nationale, communautaire, religieuse, de caste - dans le cas du Mali, de société secrète, et, avant tout, familiale...

Il aurait été vain de recenser chacune de ces composantes et d'en évaluer l'importance réciproque. Au-delà du bonheur d'expression cinématographique, la principale qualité du film de Marc Huraux réside dans ses renoncements.

On ne saura rien, donc, de la famille actuelle d'Ali Farka Touré. Rien non plus de son rôle dans les affrontements qui déchirèrent, naguère, le nord du Mali, opposant la communauté songhai (dont le musicien est issu) aux Touaregs, appelés dans la région Tamacheks.

Comme dans un tableau inachevé, ces trous font ressortir avec plus de vigueur les parties peintes. Qu'on soit dans une salle de classe où les enfants apprennent le français, à la sortie d'une mosquée, ou dans un salon où Ali Farka Touré égrène ses souvenirs, la chaleur est palpable, le temps s'écoule avec la même lenteur gracieuse qu'au sud du tropique du Cancer. Et la suprême récompense de ce voyage est qu'il laisse à celui qui l'accomplit encore bien des merveilles à découvrir sur les bords du fleuve Niger.

Thomas Sotinel

*Le Monde - 10 Juillet 2002*

Dès le départ, l'auteur nous prévient : ceci n'est pas une biographie d'Ali Farka Touré, le guitar-hero sahélien, mais «un

paysage plus large, dont [il] serait en quelque sorte le carrefour». Et cette promesse, Marc Huraux la tient. Pendant 93 minutes, il nous promène sur le Niger, le long de ses berges, sur ses îles, parmi ses hommes, ses troupeaux et ses djinns. Pour qui connaît la région de Niafunké, au nord du Mali, c'est comme si vous y étiez. Cette sincérité est la principale qualité du documentaire. Le cinéaste est fasciné par les valeurs culturelles dont est pétrie la boucle du Niger.

Et quel destin que celui d'Ali Farka Touré ! Orphelin d'un tirailleur, élevé par sa mère puis «donné» à un marabout pour le compte duquel il est forcé de mendier, «Farka» s'échappe à 10 ans, alors qu'il se trouve à la frontière mauritanienne, et parcourt à pied des centaines de kilomètres pour rentrer chez lui. Puis ce sont deux années de désordres mentaux. Guéri, il se met à jouer de toutes sortes d'instruments, en particulier du violon monocorde, prélude à la fabrication de sa première guitare. On sait gré à Huraux d'avoir su remonter à la source spirituelle du musicien et à ce qu'il considère, lui, comme un achèvement : son travail pour la communauté paysanne de Niafunké.

Farka a pu obtenir la construction d'une station de pompage irriguant 9 000 ha, et l'émerveillement des cultivateurs locaux devant le miracle du riz en saison sèche dit assez l'importance de cette réalisation dans une région où la «soudure» était habituellement fatale à des milliers d'enfants (la mère de Farka a perdu neuf fils).

Mais pour avoir voulu s'accorder au rythme du fleuve et de ses habitants, le film traîne parfois en longueur et il n'est pas sûr que le public des salles parvienne à saisir les allusions furtives qui font son charme (la «djinnétique» de la tante de Farka ; les ONG qui, comme les empires, ne font que passer...). (...)

Hélène Lee

*Libération - 10 Juillet 2002*

Il y a un an, Kiarostami nous livrait un film politique sur l'Afrique : **ABC Africa**, avec lequel il tentait d'unir le cinéma - en tant qu'art - avec des essais poétiques, et le cinéma documentaire - et plus encore, engagé - sans que l'un et l'autre arrivent réellement à se fondre en un : l'enjeu du film et le désir du réalisateur ne battant sans doute pas à l'unisson.

Avec **Ali Farka Touré**, Marc Huraux nous livre également une œuvre poétique, mais d'un genre tout à fait différent de celui de Kiarostami. Les deux cinéastes étrangers débarquent en pays inconnu : l'Afrique, chargée de mystère mais néanmoins attirante. Mais alors que Kiarostami décide de présenter son film comme un voyage, un exil temporaire dans une contrée ouvertement définie comme étant différente, le cinéaste, accompagné d'Ali nous entraîne dans un voyage intérieur : intérieur au pays, car ils parcourent le Mali d'un bout à l'autre, et nous font découvrir par là même la vie et l'intériorité de celui qui est notre point d'ancrage, le pivot du film, et présenté comme tel : le musicien Ali Farka Touré.

Une profonde communion se fait alors sentir : celle du réalisateur et du musicien, celle de l'homme et de sa terre, celle enfin de la musique et des lieux qu'elle habite, ce son si spécifique qui la rend unique.

Voguant entre la réalité miséreuse de l'avant-récolte et les mythes "généralistes", nous nous imprégnons peu à peu d'un pays sec mais vivant. Et quel ambassadeur serait mieux désigné que Ali Touré, dit Farka, le miraculé, seul survivant d'une famille de dix enfants... Ce musicien qui vit par la musique à travers le monde est un homme qui vit pour son pays. Il créa son hymne, qui devient celui de son pays et vit désormais bien au-delà. Mais son destin semble être trop imposant, et la musique est devenue, à plus de soixante ans, un sacerdoce qu'il désire transmettre, dont il veut se séparer afin de se consacrer à sa

famille et à la religion. Une ambition bien mystérieuse pour les occidentaux avides de fortune et de notoriété... Un désir aussi mystérieux que les génies qui peuplent le fleuve, aussi mystérieux que celui qui est apparu à Ali, il y a cinquante ans, lors d'une crise de démence, aussi mystérieux enfin que la vie de ce musicien dont le cinéaste note méticuleusement dans un carnet les dates butoirs.

A aucun moment une quelconque fortune financière n'est décelable, si ce ne sont les montres qu'il porte au poignet : il semble en avoir une différente pour chaque jour. Les détails nous rapprochent de cette terre : le vent qui soulève le sable, un trou dans un mur, le scintillement du fleuve, une guitare à une corde, le frisson à l'écoute d'une version de *Dock of the bay* d'Otis Redding sur un vieux tourne-disque. Le Mali apparaît un instant comme le berceau de l'humanité alors que la sécheresse pourrait bien le faire disparaître.

A mi-chemin entre le costume traditionnel et le costume trois pièces, nous sommes plongés dans un espace intemporel que la musique d'Ali imprègne, comme elle imprégna une bâtisse abandonnée au gré du vent et du sable le temps de l'enregistrement de son dernier album. Encore un endroit magique habité par cette sonorité unique, nette et pure qui fait celle de la musique d'Ali Farka, le survivant.

De ces mystères, la terre, comme Ali, ne nous murmureront que des bribes. En repartant au son particulier de la guitare d'Ali, on se sent déjà profondément attaché à la terre comme au fleuve et à ses génies, bien que leurs mystères restent intacts, tout en conservant une certaine peur, la révolte de comprendre que ces vies et cette culture unique ne tiennent qu'à un fil. Mais le principal n'est pas de comprendre, mais bien de sentir, de ressentir et d'accepter ce qui nous est donné à voir sans se résigner. Ainsi, le simple documentaire aura sans doute bien plus nourri nos yeux (et nos oreilles

heureuses) que le film engagé.

Par Cécile Giraud

<http://www.objectif-cinema.com>

## L'avis de la presse

*Télé Obs Cinéma* - Frédéric Faure  
**Ali Farka Touré**, sans conteste, possède des forces vitales d'exception, celles des génies du fleuve Niger.

*Studio* - Thomas Baurez  
Les accors et la voix chaude d'Ali Farka Touré, eux, accompagnent le spectateur bien au-delà de la salle de cinéma ! C'est le propre des voyages réussis.

*Les Cahiers du Cinéma*  
Jérôme Larcher  
Il est donc inutile d'être un amateur de la musique de Touré pour se laisser envoûter par le rythme lancinant du film.

*Ciné Live* - Iris Mazzacurati  
Un parti pris cinématographique et esthétique parfois contestable, qui cumule les prises de vues "caméra à l'épaule" et les très gros plans, mais qui n'enlève rien au réel intérêt qu'il y a à suivre un tel personnage.

*Zurban* - Stéphane Brisset  
Musicien fascinant, interlocuteur brillant, Ali Farka Touré suscite un intérêt soutenu. Malheureusement, si le réalisateur en trace un portrait attachant, le film perd de sa séduction dès que la caméra s'égaré sur des faits et gestes annexes, et tombe alors dans le piège du documentaire ethnologique.

Première - Gérard Delorme

Un peu erratique, le film aurait gagné à être doublé. mais en fin de compte, il apporte un éclairage paradoxal sur la véritable nature d'une musique extraordinairement tonique et positive.

*Africultures - Olivier Barlet*  
Niafunké est une autre planète, c'est vrai, mais a-t-on vraiment besoin de le dire ? Déception donc, pour un sujet magnifique.

<http://www.allocine.fr>

## Le réalisateur

Marc Huraux, est un des documentaristes les plus doués de sa génération. Essayiste, pédagogue, scénariste, Marc Huraux, féru de musique, a réalisé plusieurs films sur des musiciens - mais aussi sur les lieux où leur vie personnelle et artistique s'est inscrite. Né en 1954 à Paris, il fait ses classes à l'Idhec avant de se lancer dans le documentaire. En 1986, il co-réalise **Batouka 86**, sur un festival de percussions en Guadeloupe avec Adama Drame, Nana Vasconcelos, Bernard Lubat,...

En 1987, il signe **Bird Now** un témoignage rétrospectif de la vie du saxophoniste alto Charlie Parker (1920-1925), génie disparu à 35 ans, émaillé de témoignages rares de Chan et Doris Parker, Dizzy Gillespie, Roy Haynes, ... Ce film évoque l'aventure des artistes noirs des années quarante, créant leur musique comme un défi à la ségrégation, aux harcèlements policiers, soumis aux pressions de toutes sortes, des cartes de travail aux drogues dures. Il parle aussi de la splendeur passée de Harlem, aujourd'hui en proie à la spéculation immobilière.

Dans **Check the Changes** (1989), il nous décrit des musiciens de jazz qui sont la métaphore du changement social aux États-Unis des années 80 et la clé même de sa compréhension. Une investigation sur l'apartheid "libéral" aux Usa, à travers les scènes éclatées du Jazz.

En 1992, Marc Huraux réalise **L'obscur Fragonard**. Ce film fait partie d'une série **La Fabrique du corps humain** consacrée à l'histoire de l'anatomie entre la Renaissance et le XIX<sup>ème</sup> siècle. Au carrefour de la science, de l'art et de l'histoire, cet épisode se concentre autour du personnage d'Honoré Fragonard né en 1732, anatomiste, sculpteur sur chair, autodidacte génial et laborieux, mais ignoré de l'histoire de la science. Ce film nous fait découvrir un artiste de la dissection.

En 1998, il réalise **Van Gogh : un autodidacte et ses maîtres** à l'occasion de l'exposition Van Gogh/Millet au musée d'Orsay. Sélectionné au films d'art de Montréal, le film évoque de mai 1889 à Mai 1890, la période de réclusion de l'artiste dans l'hôpital psychiatrique de St Rémy de Provence.

<http://bossa.nerim.net>

## Filmographie

<b>Batouka 86</b>	1986
<b>Bird Now</b>	1987
<b>Check the changes</b>	1989
<b>La Fabrique du corps humain</b>	1992
<b>L'obscur Fragonard</b>	
<b>Vincent Van Gogh : un autodidacte et ses maîtres</b>	1998
<b>Ali Farka Touré</b>	2002

### Documents disponibles au France

CinéLive n°59  
Cahiers du Cinéma n°570  
Cinéastes n°7  
Fiches du Cinéma n°1659

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)